

Séquences

Le cinéma saisi par la débauche

Léo Bonneville

Regards sur le cinéma actuel IV
Number 61, April 1970

URI: id.erudit.org/iderudit/51533ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN 0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bonneville, L. (1970). Le cinéma saisi par la débauche. *Séquences*, (61), 2–3.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1970

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

Le cinéma saisi par la débauche

On ne peut plus parler de vague. Raz-de-marée serait plus juste. Et presque tous les cinémas de Montréal ont subi son assaut (presque) irrésistible. Rares sont ceux qui ont pu conserver la blancheur originale de leur écran. C'est le triomphe de l'éro-la blancheur originelle de leur écran. C'est le triomphe de l'éro-la de la révolution sexuelle.

* * *

Comment cela a-t-il commencé ? Bien malin qui pourrait le dire. Est-ce par la distribution de l'"éroduction" japonaise (**Onibaba, Lost Sex**) ? Est-ce par la prétentieuse éducation sexuelle allemande (**Helga, Le Miracle de l'amour**) ? Est-ce par l'exemplaire (?) libération sexuelle suédoise (**I a Woman, Je suis curieuse**) ? Toujours est-il que, sous les prétextes les plus pécuniairement voraces, les écrans montréalais sont devenus les nouveaux cours publics de sexologie, illustrant agressivement (par exemple) une émission radiophonique comme **Pour adultes seulement**. Cours inépuisables et sans cesse répétés sous divers titres, spectateurs toujours les mêmes, avides de plus de chair et de gestes, hommes et femmes entraînés à découvrir — comme si c'était l'endroit — les plaisirs de la vie du couple. Tout cela, on l'aura remarqué, se ramène à l'amour physique (c'est aussi le titre d'un film de cette espèce) prôné comme le remède infaillible à une soif irrésistible de bonheur.

* * *

Le cinéma canadien n'allait pas rester à l'écart. Denis Héroux, missionnaire moderne, a, nous dit-il, entrepris de "deshabiller la petite Québécoise". Pas dans une maison close mais sur l'écran public d'un cinéma bien "Parisien". Il prit donc Valérie et lui fit changer de vêtements jusqu'à l'épuisement. Non content de ce succès (commercial), il invita Nadine à connaître (enfin) les plaisirs de l'amour (toujours physique). Il fit venir de France un célèbre professeur (Gervais Messiaud) pour accomplir cette "initiation". Deux sexofilms dont la vacuité d'inspiration donne le vertige. On n'a qu'à se rappeler les scènes de déshabillage (**Valérie**) et la séquence du sauna (**L'Initiation**) pour se rendre compte de l'inanité de ces histoires minables. C'est l'insignifiance aspirant à l'art. Cela donne des films racoleurs éminemment rentables. La chair n'est plus triste, comme disait le poète, elle paie. C'est tout ce qu'attendent les tâcherons qui appâtent le

peuple. Et le citoyen de chez nous — plus stupide qu'on le croyait dans une province pas comme les autres — débourse sans hésiter pour recevoir sa ration de sexe devenue indispensable.

Avec **Q-bec My Love**, Jean-Pierre Lefebvre essaie, à sa façon, de démystifier les films de sexe. Il le fait avec une vulgarité qui compromet l'humour qu'il veut apornographique. Le silence médusé des spectateurs prouve, au contraire, que les moyens trahissent les intentions. Dénoncer un produit en abusant du produit provoque souvent des effets inattendus. C'est encourager le "succès commercial".

* * *

Que font les membres du Bureau de surveillance du cinéma devant ce raz-de-marée ? Ils dorment paisiblement. Mythridatisés sans doute par l'affluence des films érotiques (et commerciaux), ils ont perdu le sens de la distinction. Et brouillés avec leurs cartons, ils ne savent plus trop où épingler **Pour tous, 14 ans, 18 ans**. Ainsi le Bureau permet, à tous les jeunes, des films nommés **Mon Oncle Benjamin, Erotissimo...**, aux jeunes de **14 ans, Les Filles du Dieu soleil, Les Jeunes Loups, La Jungle sensuelle, Sexy Girls...** Après cela, on viendra dire que nous sommes en retard pour l'éducation sexuelle de nos enfants. Les écrans de Montréal suppléent amplement aux cours timides introduits dans certaines écoles. Avec le visa du Bureau de surveillance du cinéma. Rassurez-vous, parents. Le Bureau de ... veille les yeux clos.

* * *

Faut-il faire appel avant tout aux producteurs, aux distributeurs, aux cinéastes pour qu'ils prennent conscience de leurs responsabilités dans un monde vraiment désaxé. Voici un réalisateur qui n'a pas peur d'affirmer : "Je crois que, dans la plupart des films d'aujourd'hui, violence et amour ne sont que de la pornographique. Pourquoi cela ? parce que le public réclame par-dessus tout une **stimulation sentimentale**, d'où qu'elle vienne. James Joyce définit le mauvais art comme un art pornographique, en ce qu'il substitue le **sentiment** de la chose à son expérience directe. Je me suis efforcé, autant que possible, d'éviter cela parce que je déteste la pornographie qu'elle soit d'ordre politique, sexuel ou moral." C'est signé Abraham Polonsky, qui après vingt ans de silence, vient de nous donner le remarquable **Tell Them Willie Boy is Here**.

Léo Bonneville
Directeur